



DOMINIQUE TAPIE

AVEC CATHERINE SIGURET

BERNARD
LA FUREUR DE VIVRE

**Elle seule
le connaissait vraiment**

L'Éditions de
Observatoire

Bernard, la fureur de vivre

Dominique Tapie
avec Catherine Siguret

Bernard, la fureur de vivre

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-2768-7

Dépôt légal : 2023, mars

© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2023
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À mes grands-parents,
Aimée,
Yvonne et Honoré.*

Le temps de l'amour et de l'aventure

Un jour de l'automne 1969, je venais à peine d'arriver comme secrétaire au Club Bleu que Peggy, assistante du directeur commercial, m'a annoncé : « À partir d'aujourd'hui, vous irez travailler dans le bureau d'à côté, chez les représentants. » C'était dans l'autre grand appartement qu'occupait cette association de consommateurs tout à fait dans le vent de l'époque. Elle permettait aux adhérents de bénéficier de tarifs compétitifs sur toutes sortes de biens ou services, grâce à un prix de gros négocié en amont. Je ne cernais pas bien la raison de ma mutation, mais peu importait. Mon unique ambition à dix-neuf ans et demi était de percevoir un salaire pour payer mes cours de danse ou m'offrir le manteau à boutons dorés aux allures de Courrèges que j'avais repéré. J'habitais encore chez ma grand-mère paternelle, qui m'avait en partie élevée. Mon précédent emploi chez Christofle, l'orfèvre de la rue Royale, m'avait nettement plus enchantée. J'aimais l'élégance, le beau, comme toutes les jeunes filles rangées de l'époque. Sans être une grande bourgeoise, j'aspirais davantage au chic d'une Audrey Hepburn qu'à la nonchalance décomplexée d'une Jane Birkin qui chantait son « année érotique ».

Bernard, la fureur de vivre

Enfant du 17^e arrondissement plus que de bohême. J'avais saisi cette offre d'emploi en cinq minutes dans le journal pour l'unique raison qu'elle était rue Lincoln, à quelques minutes de chez ma grand-mère qui vivait place Pereire.

Quand j'ai fait irruption dans l'appartement des représentants, j'ai eu l'impression d'entrer dans une ruche. C'était un genre d'open space, qui révélait une conception participative du travail, peu commune à l'époque. Là, une quarantaine de jeunes gens, garçons et filles, accoutrés n'importe comment, en jean et jupe courte, riaient beaucoup dans un brouhaha épouvantable, assis sur le bureau ou tirant sur leur cigarette. Après la réunion du matin, ils partaient recruter des adhérents au porte-à-porte dans Paris et la région parisienne. « Où donc suis-je tombée ? » ai-je pensé en m'installant derrière mon bureau. Soudain, un vrombissement d'avion s'est élevé de la rue, et j'ai vu les joyeux drilles se disperser comme une volée de moineaux pour aller s'asseoir sagement, et se tenir dans un silence quasi religieux, attendant je ne sais quoi.

Un type d'une présence envahissante est alors entré, lançant un bonjour jovial et tonitruant, gagnant son bureau en distribuant des tapes, des bises, et en donnant du tutoiement à la plupart des employés. Vigoureux assurément, un corps de sportif, mais séduisant, certainement pas ! En tout cas, pas pour moi. Blouson de cuir, cheveux mi-longs, la mèche rebelle, le pantalon informe à pattes larges. Mon type d'homme, à l'opposé, c'était mon petit fiancé bien comme il faut, rencontré à l'âge du lycée quand il étudiait en sciences à Jussieu, un garçon

de bonne famille, habillé avec soin et très courtois. Je me suis demandé qui était ce loustic, puis je n'ai plus fait attention à lui, penchée sur ma machine à écrire, jusqu'à ce qu'il vienne se présenter :

– Bonjour, Bernard Tapie. Je suis le patron !

Je suis restée interloquée. On ne m'avait jamais exposé l'organigramme et dans mon esprit, le directeur commercial était le patron. Je verrai toujours Bernard laisser prendre des initiatives aux dirigeants de ses sociétés, convaincu que chacun devait se sentir responsabilisé, puisque dans la vie comme au travail, on faisait équipe. C'est ensemble que l'on gagnait, ensemble que l'on perdait. Il croyait davantage en cette logique de motivation qu'en l'autorité imposée. Il tenait déjà en horreur les rapports hiérarchiques, ce que révélait son allure et sa manière d'être « patron » qui, à vingt-six ans, le rendaient semblable à première vue à ceux qu'il employait. Même si dans les faits, il va de soi qu'en cas d'avis contraire, son point de vue primait sans contestation possible ! L'un de ses innombrables paradoxes.

– Peggy m'a fait savoir que vous étiez emmerdée par le directeur lourdingue, qu'il allait vous virer et qu'elle trouvait ça dégueulasse parce que vous étiez toujours à l'heure et que vous travailliez bien. Alors je vous le dis : moi aussi, je trouve ça dégueulasse ! C'est pour ça que je lui ai demandé de vous envoyer ici.

Deuxième surprise, son ton direct et son langage cru qui avaient un mérite : faire savoir les choses sans erreur possible !

– Merci monsieur, mais...

– Allez, à plus tard !

Bernard, la fureur de vivre

Troisième surprise, je venais d'apprendre que le directeur commercial, très lourd dans la drague effectivement, projetait de me mettre à la porte, au profit espéré sans doute d'une secrétaire plus conciliante ! M. Tapie a récolté un bon point : il avait du cœur, un esprit ulcéré par l'injustice, un penchant pour les « petits » que je lui connaîtrais toujours. Et pour cause, il en venait ! Mais je l'ignorais encore. Qualité cependant insuffisante à compenser son mauvais goût, dont l'emblème le plus criant était sa Ferrari jaune, le fameux « avion » qu'il faisait pétarader sous la fenêtre. J'avais été éduquée dans l'idée que la discrétion était une qualité suprême, quelle que soit la rage qui nous habite. Je ne manquais pas de tempérament, Bernard allait s'y confronter, et même s'y cogner, mais la main de fer restait dans le gant de velours quand Bernard sortait le glaive à la face de son adversaire, quitte à oublier sa vindicte dans les deux heures. On ne le lui pardonnerait pas, alors que lui-même pardonnait beaucoup, trop à mon goût, par amnésie d'homme pressé, toujours « sur le coup d'après ».

Les jours passant, j'observais le « loustic », et son cas ne s'arrangeait guère à mes yeux. Bernard ne cherchait pas à avoir une maîtresse, il en avait déjà plusieurs, au sein même du bureau. Elles se battaient pour passer un moment avec lui, je n'étais pas aveugle malgré leurs efforts pour s'en cacher. Apprenant simultanément qu'il était papa d'une petite fille de trois ans et demi, Nathalie, et d'un bébé tout juste né durant l'été, Stéphane, je jugeais sa conduite agitée d'un chic discutable. J'ai tôt fait de traduire ses allées et venues fréquentes autour de mon bureau, ses demandes professionnelles nombreuses,

suivies d'autres plus personnelles, à force de me voir rester insensible à son charme :

– Mais pourquoi ne lâchez-vous donc jamais vos cheveux ?

J'attachais mes cheveux, longs jusqu'à la taille, en chignon ou queue-de-cheval, parce que j'avais appris que c'était plus correct, de la même façon que je m'habillais en robe ou tailleur au genou, voire légèrement en dessous. Mes tenues me valaient son ironie :

– Vous êtes toujours habillée en bonne sœur ou quoi ? Jamais vous ne vous décontractez ?

Pour faire bonne mesure, il n'était pas avare en compliments. Ils sonnaient d'autant plus juste qu'il était très observateur, détectant le moindre changement, de coiffure, de tenue, d'attitude, d'habitude. On s'en sentait presque aimé avant l'heure, en tout cas remarqué, reconnu. Son attention parfaite à l'autre serait l'un de ses secrets de séduction tout au long de sa vie, mais il n'y avait aucun artifice là-dedans, juste les qualités propres au chasseur.

Un soir de grosse pluie d'hiver, Bernard m'a proposé d'un ton enveloppant, sans l'ombre d'une arrière-pensée, bien sûr :

– Voulez-vous que je vous ramène ?

– Non merci, c'est gentil.

– Vous ne voulez pas essayer la Ferrari ?

– Non, car malheureusement, mon fiancé vient me chercher en Austin, et je préfère.

C'était le genre d'idée qui le dépassait, plus encore celle que je lui résiste, cette audace ! Mais ce que je n'avais pas encore compris, c'est que rien ne pouvait l'exciter

davantage que ce qui le dépassait, comme les gens qui lui résistaient. Il aimait les défis, les missions impossibles, tous secteurs confondus.

Au fil des mois, je lui reconnaissais de vraies qualités de meneur d'hommes. Il disait tenir cette capacité de l'armée, faite comme une école de la vie, seule suivie avec son école d'électricité, après quoi il apprendrait tout sur le terrain, en immersion auprès des gens. À l'armée, on avait, dès le premier jour, envoyé le rebelle ramper dans la boue en tenue de ville, tandis que certains jeunes, promus officiers grâce à leur discipline, jouaient au ballon. Il avait dominé ses pulsions pour en être, devenant leader du groupe à force de charisme, d'esprit d'analyse et de synthèse, alors que se trouvaient parmi eux de futurs avocats ou médecins. Il assurait tenir de là sa folle assurance, l'idée qu'il pouvait être tête de file, même chez les puissants, que rien ne lui était interdit. Une explication qui vaut ce qu'elle vaut, mais de fait, dès la rue Lincoln, il avait le don de motiver ses troupes à travailler vite et bien. D'une intelligence fulgurante, il écoutait mais tranchait, gueulait autant qu'il félicitait, dans un rapport affectif et pulsionnel à ses employés. Chaque matin, il galvanisait ses équipes, parmi lesquelles il apprendrait plus tard que se trouvait le futur acteur Jean Reno. Il leur enseignait « la règle des trois vingt », leçon retenue de sa vie de vendeur de télévisions au porte-à-porte, affirmant qu'une relation se scellait sur l'appréciation des vingt centimètres du visage, des vingt premières paroles et des vingt premières secondes.

Malgré son jeune âge, je voyais en lui un homme « fait ». Mon fiancé, Alain, n'avait que trois ans de moins que Bernard, mais tellement moins d'expérience de la vie qu'il m'apparaissait tel qu'il était : un adorable étudiant, qui deviendrait un bon cadre dans une grosse industrie quelconque, sans doute. Avec lui, ma vie était toute tracée. C'est exactement ce que je recherchais. Je refusais donc les invitations régulières de Bernard à dîner, au-delà des qualités que je lui trouvais.

– Je croyais que vous étiez marié ? ai-je fini par répondre pour provoquer chez lui un sursaut de conscience autant que pour qu'il me « lâche ».

– Et alors ? Quel rapport ? a-t-il feint de s'étonner. J'ai besoin de vous parler...

– Vous le faites très bien au bureau. Assez souvent...

– Mais vous parler dans un autre contexte, voyons ! Vous avez compris l'esprit du Club Bleu, on est une équipe, j'ai besoin de mieux connaître mes collaborateurs et -trices.

Surtout -trices, notai-je en aparté.

– Je comprends. Mais c'est non.

Quand on grandit entre trois familles comme ce fut mon cas, on rêve de stabilité. Alain m'en offrait l'assurance. J'allais dans sa famille, formidablement normale, avec un père industriel, une mère au foyer, et l'inscription comprise au Tennis Club de Paris. Lui venait dans « les miennes », au pluriel hélas. Je vivais chez ma grand-mère paternelle, qui m'avait prise sous son aile enfant, m'élevant et me choyant tous les jours sans école, à savoir les jeudis, samedis, dimanches, et chez qui j'arrivais dès le

Bernard, la fureur de vivre

mercredi soir et le vendredi soir puisqu'elle était pleinement disponible, déjà âgée de soixante-dix ans. Ma mère m'avait eue à vingt ans, maîtresse d'un jeune entrepreneur ultraséduisant, qui avait pour défaut d'être déjà marié, bien qu'encore sans enfant. J'ignore quels étaient les projets du couple, mais le destin les a fait avorter : quand j'avais deux ans, mon père de vingt-huit ans est mort d'hydrocution sur la plage de Deauville. La tragédie, pour ma mère bien sûr, mais aussi pour l'épouse légitime et pour ma grand-mère paternelle, qui ignoraient toutes deux mon existence. Cette dernière sombra dans la dépression. Mon père était son fils unique, qu'elle avait eu à quarante ans, et elle était veuve. Seule dans son grand appartement d'un septième étage boulevard Pereire, son obsession était de sauter par la fenêtre, au point qu'une amie avait dû s'installer chez elle. À l'associé et ami de mon père qui venait la voir, elle répétait : « Je n'ai plus aucune raison de vivre ! » C'est en quelque sorte pour la consoler qu'il a cru bon de lui révéler le pot aux roses : « Il vous reste une petite-fille ! » Elle a tout de suite voulu me rencontrer, m'a adorée, non sans tiraillement avec ma famille maternelle, chez qui j'avais été couvée mes cinq premières années, quand j'y habitais encore avec ma mère. Ma seconde famille, plus inattendue, était celle de l'épouse légitime, Maguy. Apprenant mon existence, elle a aussi souhaité me connaître, puis m'héberger deux jours par semaine. Ma mère a formé la troisième famille en épousant un Yougoslave, avec qui je ne m'entendais pas mieux qu'elle-même, et en me donnant un demi-frère, Patrick. C'est ainsi que j'ai grandi avec des semaines coupées en trois, mais celle chez qui je passais

le plus clair de mon temps était ma grand-mère paternelle, plus âgée donc libérée de la vie active, et très seule. Toutes mes familles habitaient l'Ouest parisien, mais me faisaient évoluer dans des milieux très différents.

Mes grands-parents maternels, encore jeunes, tenaient un restaurant à Asnières. Mon adorable grand-père a été mon seul modèle masculin durant longtemps, avec mon oncle qui n'avait que treize ans de plus que moi, une sorte de grand frère, au même titre que ma tante qui me tenait lieu de grande sœur. La vie de ma grand-mère paternelle avait été plus riche, avec une histoire cosmopolite puisque le patriarche grec, Lazarios, avait quitté son île d'Hydra pour la France, où il avait rencontré son épouse basque, avant de s'expatrier à New York. Même pas mariés - scandale pour leur génération -, le géant d'un mètre quatre-vingt-treize et la frêle créature, fous amoureux, y avaient réussi durant vingt ans dans l'import-export, réalisant le rêve américain. Ils étaient rentrés en France pour élever « le petit », né sur le tard, menant une vie aisée et curieuse du monde. C'est grâce à cette grand-mère que j'ai pu faire de la danse assidûment, mais ma mère en prenait tellement ombrage qu'elle a mis fin à tous mes espoirs de carrière en me faisant arrêter vers douze ans. Je me reposais des éclats de voix et crises de son couple infernal chez Maguy, la veuve légitime remariée à un médecin d'origine corse très gentil. Leur fille Olivia était comme une sœur dont je suis restée très proche, bien que j'en sois la marraine. Chez eux, dans le 16^e, la vie était calme. Je tiens d'eux mon modèle de la famille réussie, paisible et unie, et de Maguy mon idée de la féminité. Je souffrais pourtant

d'un manque de père, qui me faisait le chercher partout. Ma grand-mère paternelle en avait déchiré toutes les photos pour survivre, incapable de seulement m'en parler, ne pouvant que ressasser : « Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? » Sur les rares photos que j'ai pu récupérer, c'était un homme beau, bien fait, un peu golden boy sur les bords, que j'idéalisais. L'on imaginerait facilement que j'ai vu un père en Bernard. Assurément pas ! Nous n'avions que sept ans d'écart et avons été pleinement mari et femme, bien campés dans nos rôles. En revanche, j'ai immédiatement aimé chez lui son caractère rassurant, protecteur, dont j'avais terriblement besoin. Il m'est tout de suite apparu comme un homme de responsabilités... chez qui je ne mesurais pas encore la part d'irresponsabilité ! Je découvrirais que rien ne le guidait, sinon la fougue, l'envie, la foi !

C'est à cet homme déterminé que j'ai fini par accorder un dîner. Pour avoir la paix autant que par curiosité amusée. J'étais absolument certaine de ne pas succomber. Le rôle de maîtresse ne me tentait pas du tout ! Et le candidat encore moins.

Bernard m'a emmenée dîner dans un restaurant sombre et romantique mais sans chichi, le Sintra, derrière l'Olympia. Je pense qu'il avait compris que l'esbroufe me déplaisait, et avantage non négligeable, il connaissait le patron, M. Porrasse, qui n'a pas manqué de me faire l'article : Bernard était un homme formidable. Tiens donc... J'ai su plus tard qu'il était le père de la chanteuse Guesch Patti, dont Bernard avait dû faire la connaissance du temps de son disque de jeunesse. Apprendre sa

carrière éphémère sous le nom de Bernard Tapy ne m'a guère étonnée. C'était un homme de scène, avec une voix superbe et juste, que les téléspectateurs découvrirait dans les années 1980. Patrick Sabatier lui ferait chanter dans « Le Jeu de la vérité » *Le Blues du businessman*, Didier Barbelivien lui composerait quelques chansons, sans parler de Doc Gynéco, quinze ans plus tard. Pour les cinquante ans de Bernard, je lui ferais la surprise d'inviter Guesch Patti, en clin d'œil à notre rencontre. Mais ce premier soir, j'étais loin d'imaginer le fréquenter encore vingt ans plus tard !

Évidemment, il m'a séduite, avec son talent pour sembler se passionner pour ce que je lui racontais, pour se raconter de façon non moins passionnante, en bref, pour s'adapter à l'autre. En revanche, pour ce qui est des manières, il tenait davantage du loupard... Mon cœur a chaviré un peu, puis tenu bon, en me concentrant sur une réalité : hors de question d'être la énième maîtresse de son cheptel ! C'est quelques dîners plus tard que j'ai succombé, mais sans compter rompre avec mon fiancé idéal. Bernard ne pouvait y prétendre dans sa situation, et j'en faisais une condition : il avait une épouse, j'avais un promis, l'affaire était entendue. J'ai ajouté une seconde condition, avoir l'exclusivité de la place de maîtresse, exigeant qu'il rompe avec la concurrence. Il a assuré qu'il était d'accord, sans en penser un mot bien entendu, ou plutôt en le pensant pleinement sur le moment et plus du tout après. Bernard était ainsi, très entier, mais évolutif ! J'ai dû me montrer ferme, et le rappeler plusieurs fois à l'ordre, tolérant que l'on n'abandonne pas ses habitudes

Bernard, la fureur de vivre

du jour au lendemain... Surtout quand elles sont si mauvaises !

Fidèle à mon serment de non-engagement, je respectais pleinement l'esprit impératif d'une liaison adultère : léger et sans conséquence. Si j'avais promis une sortie à Alain, il était hors de question que je l'annule sous prétexte que Bernard avait libéré sa soirée. Quant aux week-ends, il les passait en famille, moi en couple, une base non négociable. Je me protégeais moi-même autant que je protégeais Bernard. Je sacralisais trop l'idée de famille pour avoir envie de briser la sienne, surtout avec de si jeunes enfants, qui avaient la chance d'avoir un père. Je devais m'accrocher à cette réalité pour ne pas céder aux supplices de Bernard qui ne supportait pas l'inflexibilité du contrat, ni me laisser glisser sur la pente naturelle d'une vérité de plus en plus criante : je tombais amoureuse. Très amoureuse.

Bernard était très bon amant, très bel homme dès qu'il quittait ses vilains vêtements, le corps admirablement fait, ce qu'il disait devoir à son « passé de pauvre » dans un minuscule deux-pièces de vingt mètres carrés, qui vous propulse autant que possible dehors, sur le stade d'en face. Il avait beaucoup couru, beaucoup joué au hand, tandis que son petit frère, Jean-Claude, se passionnait pour le foot. Par l'un de ces paradoxes du développement humain, le handballeur est devenu président de club de foot et le footballeur président de club de hand ! Bernard continuait à courir, nager, se muscler, bouger, incapable de tenir en place et de ne pas se dépenser. Fou de sport, il ne cesserait jamais, même malade. Le monstre d'énergie devait tout à sa nature. Jamais d'alcool, hors une larme



Avec Socrate et Néron, villa Saïd.



Avec Joy,
le berger allemand,
Totoche « numéro 5 »,
le basset hound,
et les shih tzu Arthur
et Noisette.



La jument de Sophie vient de donner naissance à un poulain, au Moulin.



Avec Boy et Shadow, à Noël, au Moulin.



Avec Babar, peu avant la disparition de Bernard.